

ÉRIC FOTTORINO

**QUESTIONS
À MON PÈRE**

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Romans

Aux Éditions Gallimard

- CARESSE DE ROUGE. Prix François-Mauriac 2004 (« Folio », n° 4249).
KORSAKOV. Prix Roman France Télévisions 2004, prix des Libraires 2005
(« Folio », n° 4333).
BAISERS DE CINÉMA. Prix Femina 2007 (« Folio », n° 4796).
L'HOMME QUI M'AIMAIT TOUT BAS, 2009.

Chez d'autres éditeurs

- ROCHELLE, *Fayard*, 1991 (repris dans « Folio », n° 4179).
LES ÉPHÉMÈRES, *Stock*, 1994 (repris dans *Pocket* n° 4421).
CŒUR D'AFRIQUE, *Stock*, 1997. Prix Amerigo-Vespucci 1997.
NORDESTE, *Stock*, 1999 (repris dans « Folio », n° 4717).
UN TERRITOIRE FRAGILE, *Stock*, 2000. Prix Europe 1 ; prix des Bibliothé-
caires (repris dans « Folio », n° 4856).

Récits

- JE PARS DEMAIN, *Stock*, 2001. Prix Louis-Nucera.
LA FRANCE VUE DU TOUR (avec Jacques Augendre), *Solar*, 2007. Prix
Antoine-Blondin.
PETIT ÉLOGE DE LA BICYCLETTE, 2007 (« Folio 2 euros », n° 4619).

QUESTIONS À MON PÈRE

ÉRIC FOTTORINO

QUESTIONS
À MON PÈRE

nrf

GALLIMARD

*Ne plus chercher à mordre : laisser aux phrases
la bouche ouverte.*

ELIAS CANETTI
Le Cœur secret de l'horloge

Le 31 décembre dernier, j'ai souhaité bonne année à Maurice. Il m'a dit que pour lui elle serait courte. En l'embrassant j'ai senti le dur sous la chair diminuée de ses joues. Les angles de son visage. Pour la première fois j'ai éprouvé sa maladie. J'ai pensé à l'expression « n'avoir que la peau sur les os ». Il faudrait dire : « n'avoir que les os sous la peau ».

Le lendemain je repartais pour Paris. J'ai conduit son auto jusqu'à l'aéroport de Toulouse. Il s'est assis près de moi. Nous regardions chacun devant soi, ensemble dans la même direction. Sans même deviner son expression je lui ai demandé s'il accepterait de répondre à des questions que je voulais lui poser depuis longtemps.

J'allais avoir cinquante ans, lui glissait doucement vers ses soixante-quatorze ans. La mort risquait de l'emporter bientôt. J'ignorais sa date de naissance. Nous nous connaissions si peu. Je l'avais rencontré la première fois à l'âge de dix-sept ans. Puis de loin en loin jusqu'à ma quarantaine. Puis plus rien avant ces cinq ou six dernières

années. Alors nous nous étions vus plus souvent. Ma méfiance s'était effacée devant le désir de le découvrir.

Je ne savais rien de lui ou presque, sauf qu'il était mon père.

Tout s'est passé très simplement. Il a accepté : oui, d'accord, si tu veux, si cela peut t'aider. Il a juste ajouté que sa vie était très banale, qu'il connaissait parmi ses proches des gens bien plus intéressants, plus brillants. Il m'a parlé d'un vieil oncle qui pourrait me raconter les siens par le menu, et aussi d'une sœur de son père rescapée de l'âge, un peu mauvaise d'esprit mais remplie de souvenirs. Je lui ai fait comprendre que lui seul m'intéressait. Il n'a pas bronché mais j'ai senti qu'au fond il n'espérait pas d'autre réaction de ma part. Nous arrivions à l'aéroport. J'ai pris mes bagages. Il s'est installé au volant sans aide, sa canne à portée de main.

Tout à coup j'ai senti un vide immense. On n'allait pas se quitter comme ça, comme toutes les autres fois. Il fallait trouver quelque chose, vite. C'est venu sans réfléchir. J'ai proposé de lui écrire à son adresse électronique. Je n'attendais pas de lui de longues réponses. À peine quelques lignes, quand il voudrait. « Surtout que cela ne te fatigue pas », ai-je insisté.

On s'est séparés sur ces mots.

Il m'a semblé en l'embrassant que son visage était moins anguleux, qu'il s'était un peu remplumé depuis la veille. C'était une impression.

De retour chez moi dans la soirée, je me suis précipité sur mon ordinateur et j'ai demandé à Maurice ce que cela signifiait pour lui d'être juif.

Le lendemain matin il m'avait envoyé ces cinq mots :
« Être juif c'est avoir peur. »

C'était commencé. Il faudrait toucher le fond de cette peur.

Moi aussi j'avais souvent éprouvé une telle sensation.

Pourtant je n'avais pas élevé Maurice... Je veux dire : Maurice ne m'avait pas élevé. Était-ce que j'étais le fils d'un Juif, ou un fils sans père ?

Une idée m'a traversé l'esprit.

J'ai pensé que chacune de mes questions le maintiendrait en vie. C'était idiot, mais je ne pouvais chasser cette idée : aussi longtemps que j'aurais des choses à lui demander — et j'en avais tellement — Maurice ne mourrait pas. Il ne pourrait pas mourir. J'ai voulu croire à la force des histoires. À la puissance des mots contre la mort. Cela m'a plu, cette idée. Je me suis senti léger comme un enfant qui se jure en secret de rester immortel. Je me suis souvenu d'un phénomène étrange que m'a raconté mon ami Erik. La vertu vitale de la procédure. Des hommes meurent sitôt que s'achève une longue procédure. Alors il faut la faire durer. La procédure est leur squelette, leur cœur qui tape aux barreaux de la cage thoracique. S'arranger pour la prolonger le plus longtemps possible. Je me ferai procéder. J'exigerai des précisions, des éclaircissements. Je serai le greffier de nos

silences changés en conversation sans fin. Notre histoire réveillée, révélée, sera son assurance-vie.

J'étais résolu à étirer le temps. J'ai posé une deuxième question. Puis une autre, et d'autres encore. Mille et une nuits, ce serait déjà ça de gagné.

Les semaines suivantes il a répondu chaque matin à mes questions du soir. Je le soupçonnais de ne guère dormir quand je découvrais ses mails envoyés bien avant l'aube. Pendant trois jours je n'ai plus rien reçu. D'abord je ne me suis pas inquiété. Je ne voulais pas m'inquiéter. Mais c'était plus fort que moi. Ce silence est devenu très pesant. Insupportable. Je ne quittais plus des yeux mon écran d'ordinateur, guettant le moindre signe de lui. J'aurais pu téléphoner. Mais je ne voulais pas risquer de le réveiller. Il trouvait si difficilement le sommeil la nuit qu'il s'effondrait parfois en pleine journée. Je me suis tout imaginé. Moi je ne sais prévoir que le pire. J'ai pensé qu'il ne voulait pas poursuivre. Que cela lui était pénible de remuer tout ce passé. Ou alors qu'il trouvait cela inutile. Qu'il avait mieux à faire, par exemple rassembler ses forces contre le mal qui le minait. Nous avons été si doués pour nous perdre, depuis toute la vie.

Je me trompais. Un matin j'ai trouvé trois lignes posées tard le soir. Son Internet s'était détraqué. Il avait dû appeler un technicien. Et puis il ne supportait plus son traitement chimique. Bien qu'il fût avare de détails, j'ai compris qu'il avait souffert plus encore qu'à l'accoutumée. Plus tard, sa femme Paulette m'avoua qu'il avait

enduré le martyre. J'ai lu et relu ces lignes avec soulagement. Nous avons repris nos échanges.

Le dimanche, j'interrompais ce dialogue silencieux en l'appelant vers la tombée du soir. J'avais remarqué qu'il était toujours éveillé à ce moment de la journée. La plupart du temps il décrochait lui-même. Je prenais garde de ne pas demander bêtement : « ça va ? » puisque ça ne pouvait jamais aller vraiment. Je commençais plutôt par : « je ne te dérange pas ? » ou : « tu as pu te reposer ? ». Parfois sa voix était ferme et enjouée, son débit rapide. Il me questionnait sur tout et sur rien, le travail, les enfants, la politique. Parfois sa voix détournée semblait sortir d'une bande magnétique froissée alternant les aigus et les graves, si faible que je devais l'obliger à répéter. Il parlait comme on pleure, d'un ton saccadé qui me serrait le cœur. Il semblait si loin.

Mais je réalise que je suis allé beaucoup trop vite. Je n'ai pas évoqué mes jambes marocaines ni ma méfiance à dix-sept ans quand j'ai vu Maurice pour la première fois. Dans ma précipitation à vouloir retenir le cours des choses, je n'ai rien dit du temps où nous étions vivants et indifférents, où nous étions étrangers l'un pour l'autre, insolents de santé, milliardaires de notre vie et la passant à nous ignorer.

Je reprends depuis le début.
Ce ne sera pas long.

C'est un matin ancien, un matin d'hiver dans une ville de l'Atlantique.

Le jour n'est pas encore levé. Il gèle à pierre fendre. Le noir du bitume est glacé de givre. Un train attend en gare, qui va descendre vers le Sud.

Mon père me conduit en voiture. Une voiture russe. Il dit qu'elle a l'habitude du froid. Je ne dois pas m'inquiéter. Je ne vais pas rater le train. Les rues sont vides. L'auto dérape, frôle les trottoirs. Nous sommes seuls à glisser sous les réverbères, le volant et les roues n'en font qu'à leur guise. « Ne t'inquiète pas », répète Michel. C'est mon père adoptif. Un vrai faux père. Il m'a donné son nom, un nom de Méditerranée. Il m'a donné ses souvenirs, sa Tunisie natale, son calme, même quand l'auto lui échappe, et son fils, un peu.

Il craint de ne plus me revoir. Il n'en montre rien. Il ne montre jamais rien. Même la veille de se suicider il ne montrait rien qu'un sourire, mais nous n'en sommes pas

là. Pour l'instant il est bien vivant et sa hantise c'est que je cesse de lui appartenir. Au bout de la voie ferrée, dans une ville du Sud, un autre père m'attend. Le vrai, celui du sang dans les veines. Il s'appelle Maurice. Je ne l'ai jamais vu. L'aube découpe dans le premier ciel les tours du port. Quel froid ! La ville où je vais est connue pour les hauts murs de sa maison d'arrêt. Pour sa rivière tombée des montagnes. Un ancien président y a vécu jadis, Vincent Auriol — Vincentauriol dit mon père, le vrai faux, en forçant la liaison qu'il fait souvent malappropriée, insiste-t-il en essayant de blaguer. Là-bas il existe aussi une clinique. Une clinique spéciale. Une maternité. Celle de Maurice. Il est accoucheur, gynécologue, obstétricien, chirurgien. Tout ça pour un seul homme. Il doit avoir quatre mains ou davantage, mais aucune n'a pu m'attraper, le jour de ma naissance. Il avait ses raisons.

Le train glisse dans une pulsation de métal. C'est un accouchement dans les fers. J'ai dix-sept ans, cinq mois et neuf jours. Mon père m'attend depuis dix-sept ans, cinq mois et neuf jours.

Maintenant c'est la fin du voyage.

Trente-trois ans ont passé.

Dites trente-trois.

Tu es malade.

Trente-trois ans, une vie de Christ.

Une vie de Juif.

Tu ne marches plus ou si peu.

Des heures dans un fauteuil roulant, dans ton canapé.
Des heures, des jours.

Sur ton visage une drôle d'expression, celle d'un vieux petit garçon qui se demande bien ce qu'il a fait de sa jeunesse, de son pays, le Maroc.

Entre nous il n'y a pas de bon vieux temps à regretter.
Être juif c'est avoir peur, tu as dit.

Mais revenons trente-trois ans en arrière.

Ce train à quai dans une ville du Sud.

Tu n'as pu venir me chercher. Ce matin-là, trop d'accouchements, de consultations. Ton métier. L'appréhension aussi, qui sait, de me voir te chercher sur un quai de gare.

Tu as envoyé Paulette. Elle m'a dévisagé d'un air curieux et doux.

« Vous ne lui ressemblez pas trop. »

Ça viendra avec le temps.

Tout vient avec le temps. Le temps qui creuse, qui accuse les traits.

Mais qui parle d'accuser ?

Je n'accuse personne.

Elle m'a déposé devant la clinique.

On m'a installé dans une salle d'attente.

Dix-sept ans, cinq mois, neuf jours, une salle d'attente.

Attendre, encore.

Dix-sept ans, cinq mois, neuf jours. L'âge de ma mère quand elle m'a mis au monde.

Ce jour de mon adolescence je ne sais pas qui j'attends, à quoi tu ressembles. Je ne possède qu'une vieille photo en noir et blanc, minuscule, au bord crénelé. Une photo prise de loin. Même entre mes doigts, il faut toujours que tu sois loin. Je vois un jeune homme d'une vingtaine d'années. Tu souris, je distingue tes dents blanches, tes lèvres fines. Tu portes un pull-over à col roulé. Où es-tu ? Assis sur un rocher, dans un lieu inconnu où il fait froid.

Comme aujourd'hui.

La porte de la salle d'attente vient de s'ouvrir.

C'est toi. Ici tu es un roi, avec une couronne de cheveux blancs. Tu as quarante-deux ans. À mes yeux tu es déjà vieux. Des pattes argentées descendent le long de tes joues jusqu'au-dessous des lobes de tes oreilles. Ta peau est mate, un teint de cuivre.

Tu me regardes avec insistance. Tu me scrutes. Ça commence juste, l'examen. Tu m'as tendu ta main à serrer. Tu as l'air... je ne sais pas. L'air content, peut-être, soulagé, peut-être, inquiet, sûrement.

Tu me fais asseoir en face de toi.

Je suis chez le médecin.

Tu vas m'ausculter.

Tu m'as demandé de me mettre en slip et en tricot de peau. J'ai obéi sans protester. Ton regard qui scrute, encore. J'entends le son de ta voix.

— Tu as les muscles longs, comme moi. Comme

Fausto Coppi. Au Maroc on me criait : « Vas-y, Coppi » quand je grimpais les rues de Fès.

J'entends : « fesse ».

Tu es Juif du Maroc. De Fès. On dit Fassi. Facile à retenir. Pas facile de me retenir, moi. Tu dois penser à ça : me retenir. Dix-sept ans, etc.

Tu poursuis ton examen tout en me questionnant. Tu sembles vérifier des choses dans ta tête, tu essaies de recoller un miroir brisé.

— Cœur lent, murmures-tu, comme moi. Bonne tension, 13-7, parfait.

Le caoutchouc du tensiomètre a comprimé mon bras. J'ai senti mon sang s'affoler le long du biceps à mesure que tu pressais par petits coups secs la poire de l'appareil. La marque sur ma peau, que tu regardes, pensif. J'ignore que les Juifs portent une marque semblable quand ils détachent leurs accessoires de prière de leur bras gauche, le bras du cœur.

Je me rhabille sous ton regard. Je remarque son acuité, des yeux qui fixent sans détour. C'est impressionnant, ce regard noir mais sans colère, en tout cas pas contre moi.

Tu m'emmènes dans ton auto couleur sable. Le contraire d'une auto de Russie. Elle est confortable. On entend à peine le moteur.

Ta femme, tes enfants. Le plus grand est mon cadet de cinq ans. Aucun ne porte un prénom juif. Moi non plus.

Leur nom de famille c'est Maman. Comme maman

(mais maman n'a jamais pu porter le nom de Maman).
Ça se dit comme gitane, frangipane. C'est un nom
qui réchauffe quand on le prononce, comme butane
ou propane. Longtemps ce fut pour moi un nom explo-
sif.

L'année vient de commencer.
Tu me dis qu'elle sera courte.
Pour toi.

Je ne réponds pas.

Tu souffres d'une maladie traîtresse. Elle te ronge le creux des reins, le bas du dos, menace ta colonne. Tumeurs, tu meurs. Tu serres les dents. Ton courage m'éblouit. Rictus, opiacés, chimio, radiothérapie. Vieil oiseau déplumé qui jacasses jusque tard dans la nuit sitôt que tu as un public. On se ressemble à présent. J'ai été vieux avant toi. Tu m'as rattrapé.

Mon vieux.

Je conduis ton auto. Tu en as changé. Une tous les dix ans. Silencieuse. On entend le silence.

Tu as pris place à côté de moi.

La place du mort.

Nous parlons sans nous regarder.

Chacun de nos mots nous touche.

*Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 5 mai 2010.
Dépôt légal : mai 2010.
Numéro d'imprimeur : 76499.*

ISBN 978-2-07-013035-1/Imprimé en France

176956



Questions à mon père Éric Fottorino

Cette édition électronique du livre *Questions à mon père*
d' *Éric Fottorino*
a été réalisée le 14/05/2010 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer le 5 mai 2010 par l'imprimerie Floch
(ISBN : 9782070130351)
Code Sodis : N44889 - ISBN : 9782072414527
Numéro d'édition : 176956